

L'étreinte du serpent L'oeil du chaman ?

Jean-Marie Lanlo

Number 302, May 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82160ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lanlo, J.-M. (2016). Review of [L'étreinte du serpent : l'oeil du chaman ?] *Séquences : la revue de cinéma*, (302), 20–21.

L'étreinte du serpent **L'œil du chaman ?**

Après le très beau *Los viajes del viento*, le cinéaste colombien *Ciro Guerra* nous propose un autre voyage à travers l'Amérique du Sud. Cependant, la sécheresse des paysages laisse ici place à la moiteur amazonienne... pour un résultat qui pourrait ressembler à un négatif passionnant des explorations coppolo-herzogiennes des années 70.

JEAN-MARIE LANLO

La dernière course à l'Oscar du meilleur film en langue étrangère était tellement dominée par l'excellent *Le fils de Saul* qu'elle n'a pas forcément laissé beaucoup de place aux autres. Pourtant, *El abrazo de la serpiente* figurait incontestablement parmi les films majeurs. Servi par une belle photographie en noir et blanc, il nous propose une vision passionnante de la jungle équatoriale. Qu'elle se situe sur le continent américain, asiatique ou africain (c'était le cas dans la nouvelle de Conrad qui a inspiré Coppola), sa représentation est souvent celle d'un territoire hostile pour l'Occidental qui s'y aventure. Dans deux des meilleurs films se déroulant dans un tel lieu (*Apocalypse Now* de Francis Ford Coppola et *Aguirre, der Zorn Gottes* de Werner Herzog), la conséquence de l'exploration de ce territoire hostile est d'ailleurs la folie, le colonel Kurtz (Marlon Brando) et Don Lope de Aguirre (Klaus Kinski) n'étant pas les meilleurs compagnons de voyage que l'on puisse espérer.

Si le milieu reste le même (la jungle), le rapport à celui-ci est diamétralement opposé : les uns le combattent comme ils le peuvent, mais ce combat perdu d'avance les pousse à la folie alors que l'autre l'apprivoise et se sert de ses forces, tout en respectant ses règles. Ici, en se positionnant du côté du chaman, le réalisateur prend cependant un double risque : le premier est celui d'un autre rapport au temps, qui le pousse à assumer une certaine lenteur parfaitement traduite par le rythme de son film (au risque de déstabiliser quelque peu). Le second est celui d'une certaine facilité (le mythe du bon sauvage) ; le mal viendrait forcément du blanc et de ses dérives civilisationnelles : la religion qu'on impose, le territoire qu'on s'approprie, les richesses naturelles qu'on exploite.

Si ce constat est loin d'être totalement faux, nous pourrions regretter, dans un premier temps, qu'il manque un peu de nuance. Certes, le premier explorateur est un homme indéniablement

bon qui cherche sincèrement à (faire) connaître un monde ignoré, mais Guerra nous montre également que tout ce qui est négatif vient obligatoirement du dehors. La réalité est-elle vraiment si manichéenne ?

Heureusement, l'approche cinématographique de Guerra vient apporter sa propre nuance en évitant que la question ne se pose avec trop d'insistance. Le salut vient du caractère graphique du film, dont le noir et blanc offre un contrepoint impressionnant à la violence des films déjà évoqués (pourtant saturés de vert... couleur prétendument apaisante). L'élément central n'est en effet plus la lutte d'une civilisation contre une autre, mais la représentation de la nature. Grâce à ce choix, le chaman n'est plus vu comme le représentant d'un peuple, mais comme celui d'un rapport à la nature. Son caractère sacré lui permet de s'intégrer à un environnement, d'en atténuer la violence, d'en maîtriser les excès, d'en apprivoiser les dangers.

Au final, si le film parle bien sûr des ravages de la colonisation, il n'en dresse pas pour autant un véritable portrait. Il préfère dresser celui d'un sage et de son rapport au monde qui l'entoure. Le premier botaniste aurait pu avoir le même rapport en raison du véritable respect qu'il semble témoigner pour cet environnement... mais son erreur aura été de vouloir le comprendre, là où son ami chaman se contente d'en respecter les règles. À moins que son erreur ne soit encore plus grave. Peut-être n'a-t-il pas compris en effet que la jungle ne veut peut-



Un territoire hostile pour l'occidental

Avec *El abrazo de la serpiente*, *Ciro Guerra* nous propose un regard diamétralement opposé. Certes, le film commence par nous montrer un explorateur blanc bien mal en point ne semblant pas beaucoup plus apprécier le voyage que ses prédécesseurs cinématographiques. Cependant, le cinéaste colombien nous offre ici, avant tout, le point de vue contraire, à savoir celui du chaman qui, à quelques années d'intervalle, va accompagner deux explorateurs dans leurs recherches d'une plante rare.

être tout simplement pas de l'Autre, de celui qui vient d'ailleurs, même s'il est un des rares à ne pas vouloir agir contre elle ou ceux qu'elle abrite. Même si son regard est différent des cinéastes cités auparavant, Guerra fait donc lui aussi de la jungle une ennemie pour l'étranger, une entité inhospitalière.

Contrairement à ce qu'il affirme, Guerra ne redonne pas vie à un réel qui souhaite rester incompréhensible, mais il le transforme en un fantasma cinématographique.

Si elle semble apaisante et inoffensive aux yeux du chaman, elle reste incompréhensible pour les autres, impénétrable. Tout échange, même avec ceux qui la respectent, semble impossible. Par son caractère inhospitalier, n'offre-t-elle pas elle-même une seule possibilité à celui qui souhaite venir à sa rencontre : celle de l'affrontement, quitte à prendre le risque de se faire dompter coûte que coûte, au risque de se faire détruire. C'est d'ailleurs le constat que semble faire Guerra dans le dossier de presse : « L'Amazonie est perdue maintenant. » Il ajoute que « grâce au cinéma, elle peut revivre. »

Certes, *El abrazo de la serpiente* est une œuvre fascinante et visuellement sublime.

Certes, le point de départ de *Ciro Guerra* nous montrant le revers jusqu'ici inconnu de la médaille jadis observée par

Herzog ou Copolla est intéressant. Évidemment, il nous en propose sa vision, ce qui est d'ailleurs le propre du cinéma. Mais faire de cette vision LA vérité (« elle peut revivre ») n'est-il pas un peu prétentieux ? Une entité prête à mourir pour préserver ses secrets peut-elle vraiment être ressuscitée aussi facilement ? Ne doit-elle pas, à l'inverse, rester invisible aux autres, comme elle semble elle-même vouloir le rester ? D'ailleurs, revit-elle vraiment sous son regard de cinéaste ? Contrairement à ce qu'il affirme, Guerra ne redonne pas vie à un réel qui souhaite rester incompréhensible, mais il le transforme en un fantasma cinématographique. Sa jungle n'est qu'une illusion, une jungle idéalisée. Elle n'est pas la résurrection de la jungle, mais l'incarnation de la jungle du cinéaste vue à travers le regard du chaman.

En agissant ainsi, non seulement *El abrazo de la serpiente* ne trahit pas le réel, mais il préserve aussi le mystère d'une jungle amazonienne qui semble prête à tout pour conserver ses secrets.

★★★★½

■ EL ABRAZO DE LA SERPIENTE | **Origine :** Colombie / Venezuela / Argentine – **Année :** 2015 – **Durée :** 2h05 – **Réal. :** *Ciro Guerra* – **Scén. :** *Ciro Guerra, Jacques Toulemonde Vidal* d'après les journaux de *Theodor Koch-Grunberg* et *Richard Evans Schultes* – **Images :** *David Gallego* – **Mont. :** *Etienne Boussac, Cristina Gallego* – **Mus. :** *Nascuy Linares* – **Son :** *Marco Salaverría* – **Dir. Art. :** *Ramses Benjumea, Angélica Perea* – **Cost. :** *Catherine Rodríguez* – **Int. :** *Nilbio Torres (Karamakate jeune), Antonio Bolívar (Karamakate vieux), Jan Bijvoet (Théo), Brionne Davis (Evan), Yauenkü Migue (Mancusa), Nicolás Cancino (Anizetto), Luigi Sciamanna (le prêtre Gaspar)* – **Prod. :** *Cristina Gallego* – **Dist. / Contact :** *Northern Banner*.

